

« Il n'est de richesse que d'hommes. » Jean Bodin

Valeurs actuelles

Menaces
SUR LA
France

- LA GAUCHE VERS LES PLEINS POUVOIRS
- POURQUOI LES MARCHÉS VONT ATTAQUER
par Jean Peyrelevalde

Football
Les Bleus en quête de rachat

L'Espagne fait sauter la banque
Villa **Médicis**: la France romaine

Chaque
jeudi

N° 3942
Du 14 au
au 20 juin 2012
3,50 €

www.valeursactuelles.com

M 02810 - 3942 - F - 3,50 €



HISTOIRE

1802-2012 Figure de proue du rayonnement artistique de la France en Italie, ce palais Renaissance est le siège, depuis deux siècles, d'une institution créée par Louis XIV. Par VINCENT FREYLIN

Villa Médicis La France à Rome

Ils ont entre 26 et 43 ans, ils sont écrivain, restaurateur, historien de l'art, compositeur, plasticien, scénariste, designer, architecte ou scénographe, et vont séjourner un an dans l'un des plus beaux lieux qui soient au monde, la villa Médicis. Les vingt nouveaux pensionnaires de l'Académie de France à Rome ont tous été sélectionnés sur un projet artistique qui leur permettra durant ces douze mois de se perfectionner dans leur discipline. Ils sont aussi, en 2012, les héritiers d'une longue tradition qui prend sa source au XVII^e siècle, à l'initiative de Colbert et des peintres Poussin et Le Brun.

Après la fondation de l'Académie royale de peinture et de sculpture en 1648, sous la régence d'Anne d'Autriche, Louis XIV crée en 1666 l'Académie de France à Rome, destinée à accueillir l'élite des jeunes artistes français, peintres, sculpteurs puis architectes à partir de 1720, pour que ceux-ci puissent « former le goût et la manière sur les originaux et les modèles des plus grands maîtres de l'Antiquité et des siècles derniers », selon les directives données par Colbert. Tous sont nommés par le surintendant des Bâtiments pour une durée qui sera fixée à quatre ans.

Les premiers travaux des pensionnaires, d'abord installés dans une modeste demeure à Sant'Onofrio, sur le Janicule, consistent en la réalisation de copies de tableaux italiens et de sculptures romaines destinées avant tout à orner les appartements du roi. Ils

exécutent également des plans et des élévations des édifices les plus importants de la ville.

Trop à l'étroit, l'Académie déménage en 1673 dans le palais Caffarelli, sur la rive gauche du Tibre, puis une nouvelle



fois, en 1725, via del Corso, dans le palais Mancini dont elle devient propriétaire. Boucher, Subleyras, Fragonard et David y logeront.

Nommé à la direction générale des Bâtiments du roi en août 1774, le comte d'Angiviller réorganise l'administration des Beaux-Arts et cherche à renforcer le rôle de l'Académie de France. L'École de Rome, écrit-il dans un mémoire adressé à Louis XVI, « *intéresse essentiellement la gloire et la magnificence de Votre Majesté en même temps qu'elle assure le progrès des arts dans son royaume* ».

Désormais, les pensionnaires devront chaque année effectuer des envois réguliers soumis à l'examen des membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture qui feront l'objet d'une exposition à Rome et à Paris. Ainsi, l'institution pouvait, selon d'Angiviller, renouer avec « *la splendeur qu'elle a eue anciennement et produire, pour le bien des arts en France, tous les avantages que*

Louis XIV eut en vue lorsqu'il la forma ».

La Révolution entraînera la fermeture, en janvier 1793, de l'École de Rome après le pillage du palais Mancini. Cet épisode, qui trouve son origine dans l'ordre donné au consul de France de remplacer l'écusson aux fleurs de lis par les armes de la République, tant au consulat qu'à l'Académie de France, faillit coûter la vie au peintre Girodet. Si la plupart des pensionnaires étaient en fuite, zélé républicain, Girodet resta pour exécuter la commande. Mais cette nouvelle provoqua une si grande agitation qu'il ne put achever son ouvrage et dut fuir après qu'une foule furieuse eut envahi le palais et tout saccagé.

Les pensionnaires ne retrouvèrent le chemin de Rome qu'en septembre 1802, à la faveur de la signature du

Campée au flanc du Pincio, la villa est un havre hors du temps dont les terrasses dominant toute la ville.

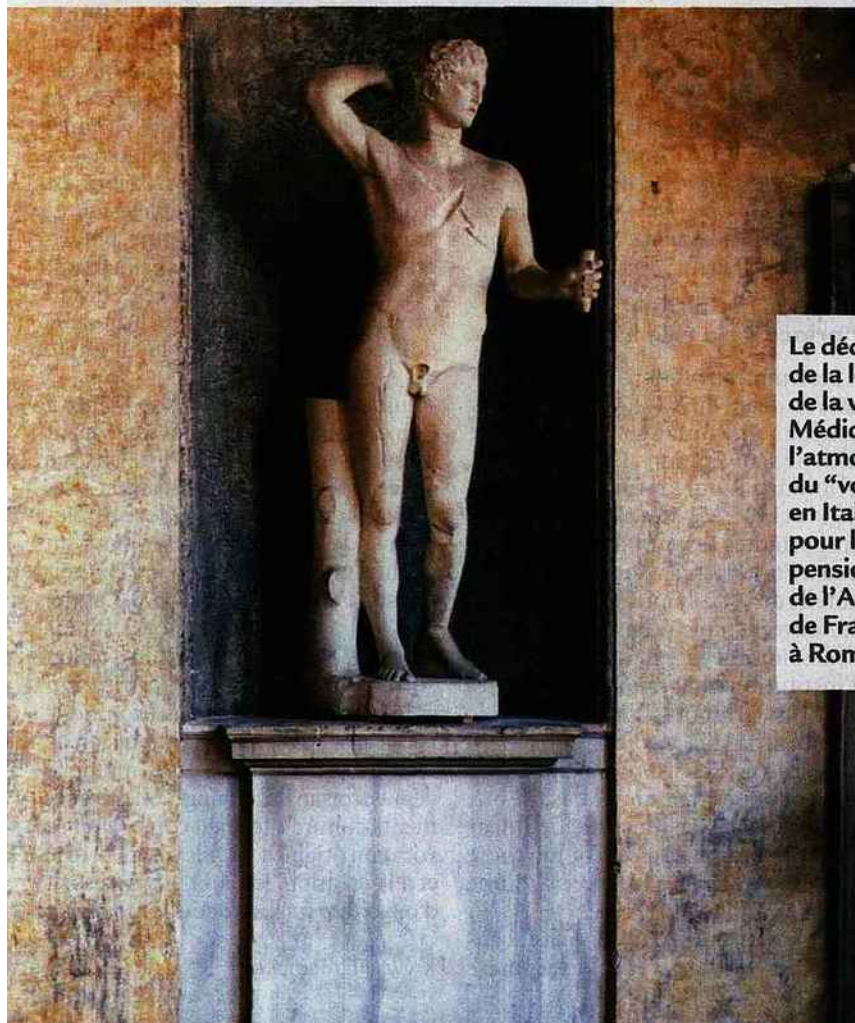
concordat de 1801. L'Etat français et le nouveau directeur de l'Académie de France, Suvée, se mirent alors en quête d'une résidence, songeant tout d'abord au palais Farnèse, l'actuelle ambassade de France, puis à la Farnésine, pour arrêter finalement leur choix sur la villa Médicis. Ancienne demeure du cardinal Ferdinand de Médicis, collectionneur et mécène, elle était vide et abandonnée depuis plusieurs années.

Dès son rétablissement, l'Académie de Rome passa sous l'autorité du jeune Institut de France, créé en 1795. Ses statuts furent modifiés et de nouvelles disciplines virent le jour avec la musique et la gravure. En 1816, la quatrième classe de l'Institut, héritière de l'Académie royale de peinture et de sculpture, devint l'Académie des beaux-arts. Celle-ci eut dès lors la tâche d'organiser le concours pour le grand prix de Rome. Elle reçut le protectorat sur la villa Médicis. Cette tutelle sera exercée de manière continue durant toute la première moitié du XIX^e siècle.

Le décor de la loggia de la villa Médicis. Toute l'atmosphère du "voyage en Italie" pour les pensionnaires de l'Académie de France à Rome.

Souvent jugée trop académique, l'emprise de l'Institut suscitait quelques lignes acerbes de la part de Stendhal dans son ouvrage *Promenades dans Rome* publié en 1829 : « *J'ai lu dans le Journal des débats que l'arrangement actuel est absurde ; les jeunes artistes établis à Rome dans la villa Medici forment, dit-on, une oasis parfaitement isolée de la société italienne, et où règnent despotiquement toutes les petites convenances qui ont étioilé les arts à Paris.* » De nombreux artistes découragés par un conservatisme excessif iront puiser ailleurs leur inspiration.

Par un décret du 13 novembre 1863, l'Académie des beaux-arts se voit retirer toutes ses prérogatives sur le grand prix de Rome et sur les pensionnaires au profit de la seule administration





CHRISTOPHE SIMON/APP

Eric de Chassey, directeur de la villa Médicis depuis trois ans. Il a pris la suite de Frédéric Mitterrand.

impériale. Une attaque inattendue qui ne demeure pas sans réponse. « Rien ne secondait mieux une influence aussi salutaire que cette généreuse et célèbre institution que toute l'Europe nous envie, lit-on dans un mémoire de l'Institut adressé à Napoléon III, dont Nicolas Poussin et Le Brun ont eu la première idée, dont Louis XIV et Colbert ont eu l'honneur, l'École de Rome. Si, depuis deux siècles, l'art français n'a pas cessé d'être fécond, d'être noblement représenté aux époques les plus diverses, de tendre vers le spiritualisme, de tenir le premier rang en Europe, de l'avoir même de ses rivaux, il le doit à l'École de Rome d'où sont sortis la plupart de nos grands artistes, de nos professeurs éminents, il le doit à l'union de l'École de Rome et de l'Académie des beaux-arts. »

Mais le ministre de la Maison de l'Empereur et des Beaux-Arts rejette les objections académiques, les opposant aux « idées larges et libérales du gouvernement ». La rupture est consommée. Elle durera jusqu'à la chute du second Empire, qui verra le rétablissement des prérogatives de l'Académie des beaux-arts et d'une volonté affirmée de « restaurer l'ancien règlement dans sa sévérité de jadis ». Il fallait lutter par « le maintien des traditions classiques, l'esprit de suite, une fermeté de principes, conformes au génie français et à l'enseignement tel que l'ont compris toutes les belles époques de l'art », contre ce qui était perçu comme une décadence artistique.

Ces aléas de doctrine n'empêcheront pas le XIX^e siècle d'être l'une des périodes les plus florissantes de l'histoire de l'Académie de France. D'insignes Prix de Rome travaillent et séjournent à la

villa Médicis : les peintres Ingres – qui en aurait planté les pins parasols –, Hébert, Cabanel et Flandrin ; les architectes Labrousse, Baltard et Garnier ; les sculpteurs Falguière, Carpeaux et David d'Angers ; les musiciens Berlioz, Bizet, Charpentier, Gounod, Massenet et Debussy. Berlioz note dans ses Mémoires : « Les pensionnaires sont bien tenus d'envoyer tous les ans à l'Académie de Paris un tableau, un dessin, une médaille ou une partition, mais ce travail une fois fait, ils peuvent employer leur temps comme bon leur semble, ou même ne pas l'employer du tout, sans que personne ait rien à y voir. »

Le peintre Balthus, "prince de la villa Médicis"

Les femmes pensionnaires sont acceptées au début du XX^e siècle. La compositrice Lili Boulanger et la peintre Odette Pauvert sont les premières à rejoindre Rome, respectivement en 1914 et 1926. Mais les réformes les plus importantes seront l'œuvre de Malraux. En 1961, bien que toujours sous tutelle de l'Académie des beaux-arts, le nouveau ministre des Affaires culturelles nomme lui-même directeur de l'institution son grand ami le peintre Balthus. Celui que l'on appellera "le prince de la villa Médicis" restera dix-sept ans à sa tête. Cette nomination, née d'une ambition commune d'écrire une nouvelle page de l'histoire de l'Académie de France et surtout de lui rendre tout son prestige, la sauvera d'une longue période de sclérose.

Balthus découvre une villa quasi abandonnée. Décorée et meublée comme

une préfecture de la III^e République, elle n'est plus que l'ombre d'elle-même. « Elle avait été très négligée pendant de longues années, dira-t-il, et lorsque je suis arrivé les murs étaient enduits de plusieurs couches d'une peinture hideuse. » Son souhait est de restituer à l'édifice et à son jardin leur état d'origine, de renouer le dialogue avec Rome et de moderniser l'institution.

Le nouveau directeur fait exécuter des copies des statues qui étaient en place avant 1770, met au jour les frises peintes pour le cardinal Ricci, redonne vie à la "chambre turque" d'Horace Vernet. Il fait aménager une galerie d'exposition avec sept grandes salles au rez-de-chaussée et dote la villa d'infrastructures contemporaines. « Rendre tout son lustre à la villa Médicis fut pour moi une véritable obsession. C'était une affaire qui avait quelque chose à voir avec la vie spirituelle, une manière de conserver la vie », avouera-t-il.

Mais il fut aussi et surtout le protagoniste de la réforme du grand prix de Rome. Après la crise de 1968, l'Académie est menacée de disparition. Son fonctionnement impose une profonde refonte de ses statuts, par un décret de 1971. Celui-ci instaure un jury annuel indépendant pour le recrutement des pensionnaires. La durée de séjour est réduite et de nouvelles disciplines admises : histoire de l'art, littérature, photographie et cinéma, auxquels s'ajouteront la scénographie et le design. Le grand prix de Rome est supprimé et la tutelle de l'établissement confiée au ministère des Affaires culturelles.

Aujourd'hui l'Académie de France à Rome remplit deux missions conjuguant passé et modernité. Elle offre chaque année la possibilité à des artistes et à des spécialistes francophones de se perfectionner dans leurs disciplines lors d'un séjour d'une durée de douze ou dix-huit mois : c'est la "mission Colbert". L'autre, dite "Malraux", a pour vocation de stimuler les relations et d'être un trait d'union entre l'Italie et la France. Institution exceptionnelle dans un lieu exceptionnel, la villa Médicis, sous l'impulsion de son directeur Eric de Chassey, multiplie depuis trois ans les échanges et les événements culturels tout en conservant sa vocation originelle d'aide à la recherche et à la création, le tout dans un esprit d'ouverture sur l'Europe et le monde. ●

www.villamedici.it